Construction argumentative d'une crise de l'orthographe en France et en Allemagne

*Wie mit Argumenten in Frankreich und Deutschland eine Rechtschreibkrise
aufgebaut wird*

How to Build Up a Spelling Crisis through Arguments in France and Germany

Odile Schneider-Mizony

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/2435>

DOI : 10.4000/ceg.2435

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 26 octobre 2017

Pagination : 207-220

ISBN : 979-10-320-0129-5

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Odile Schneider-Mizony, « Construction argumentative d'une crise de l'orthographe en France et en Allemagne », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 73 | 2017, mis en ligne le 26 avril 2019, consulté le 22 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/2435> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.2435>

Construction argumentative d'une crise de l'orthographe en France et en Allemagne

Odile SCHNEIDER-MIZONY

Université de Strasbourg

Les discours de nos sociétés grammatisées sont traversés de constatations alarmistes sur l'infructueuse socialisation orthographique des jeunes générations, à telle enseigne que la notion de crise y resurgit régulièrement. L'utilisation de ce terme « crise » implique que la situation aurait atteint un point tel qu'il faudrait agir pour éviter une catastrophe orthographique individuelle comme sociétale. Dans la mesure où le mot de crise donne « un éclairage alarmant sur un centre névralgique dont il est urgent de se préoccuper » (Courbon 2010: 49), la réaction attendue est de vouloir sortir de la crise, et il faudra donc intervenir sur l'orthographe de la langue nationale pour revenir à l'état antérieur idéalisé (situation allemande), ou renouveler les méthodologies de l'alphabétisation et faire réaliser à l'école un saut qualitatif, ce qui est l'orientation française. Construire par le discours une situation de crise permet d'appeler à une action, à une réforme, dans une urgence, construite elle aussi: les sujets n'ont que le choix d'agir dans la direction suggérée pour éviter le pire. Dans ce but lointain, il faut d'une part asserter la présence du phénomène X dans le monde – les groupes sociaux dont on parle ont une mauvaise orthographe – ainsi que son caractère paroxystique, qui le rend « crise », ce que l'on nomme en allemand sa Krisenhaftigkeit (Wengeler / Ziem 2014).

Cette contribution s'intéressera à la construction véridictionnelle de la crise qui réalise cette affirmation linguistico-sociale de crise de l'orthographe, qui dit « il y a crise de l'orthographe ». En prenant « véridicité » au sens de Vernant (2010: 1) comme l'« ensemble des attitudes exprimées par le locuteur relativement à la vérité de ce qu'il dit », la contribution se consacre aux actes de langage par lesquels le locuteur affirme ou estime ce qu'il dit être vrai. Cet ensemble constitue une figure d'argumentation¹ qui donne au discours de crise de l'orthographe sa vérité. Cette argumentation véridictionnelle a pour propriété d'être un soutien contingent et peu visible de l'assertion: le propos continue naturellement quand il ne se voit pas contesté. La véridicité s'impose comme garante de propositions logiques, son propos est évident et nécessaire. Une fois dite, la crise existe.

1. Précisons que le terme « figure » ne réfère pas à la figure de style (ornement), mais à la figure argumentative, constitutive du cheminement de la pensée à cet endroit.

Contexte d'une crise de l'orthographe

Le normalisme allemand avance que l'époque contemporaine déclare crise toute situation qui ne se plie pas au schéma de rationalité planifié pour la vie en société (Link 2013). Cette théorie explique que sont déclarées crises des situations sociales d'un quotidien normal, dans lesquelles des groupes d'opinion ou des institutions enjoignent à l'action par l'affirmation de la crise du phénomène X. La société vivait dans l'impression que les structures du système assureraient un développement harmonieux, mais la normalité la contredit, les résultats ne sont pas au rendez-vous, et on déclare une arrivée, une présence récurrente, voire une aggravation de la crise. Les concernés ne la vivent pas forcément comme telle : l'orthographe est actuellement objet d'un discours de crise en France comme en Allemagne, mais les scripteurs eux-mêmes n'ont généralement pas le sentiment de vivre des époques de crise orthographique, car ce sont d'autres, excellents orthographistes, qui prennent la parole à leur sujet, et non ceux dont l'orthographe est censée se trouver en crise.

Ces deux discours de crise ont pour point commun d'être relativement neufs à l'échelle de l'histoire. Le discours sur la crise de l'orthographe en France aussi bien qu'en Allemagne valide la constatation faite par Farge² d'une montée en fréquence récente de l'emploi du terme « crise » lui-même : la description d'une distorsion importante entre l'orthographe normalisée et celle des élèves n'était pas qualifiée de "crise orthographique" en Allemagne ni en France avant les années 1950. Les problèmes orthographiques étaient par exemple dépeints en Allemagne dans la première moitié du xx^e siècle à l'aide de termes comme : *der Schrecken aller Lernenden, Minderwertigkeitskomplexe bei den Kindern, gequälte Schulkinder, Verwirrung* (Documenta orthographica B7.2-128-130-313). Pour la France revenaient des termes comme : difficultés des enfants, problème, handicap orthographique (Bérnard 1906 : 39-40). Mais le mot « crise » n'apparaissait pas plus que le mot « catastrophe ».

Ce discours de crise orthographique semble donc dater de la deuxième moitié du xx^e siècle, et les explications qui sont proposées pour l'émergence d'une perception de crise sont les suivantes : en Allemagne, après des siècles qui voyaient la question de la langue standard en dehors du domaine de la politique organisée, l'État hitlérien, puis l'État fédéral, et dans une moindre mesure, la République démocratique allemande interviennent sur la langue de la scolarité. Il faut donc justifier le passage de l'auto-régulation antérieure de la communauté linguistique à une rationalisation gouvernementale, ce qui provoque une crise de légitimation de l'activité de l'État en matière de langue (Johnson 2006 : 43). En France, les raisons historiques sont à chercher aussi bien dans le développement démocratique des études (des scripteurs à la graphie incertaine font aujourd'hui des études plus longues que sous la Troisième République) que dans le changement des contenus scolaires : en 1910, 30 % du temps scolaire étaient consacrés à

2. Voir dans ce volume : jusqu'à l'orée du XX^e siècle, une crise est politique ou médicale.

l'apprentissage de l'orthographe, en 2008, ce sont 13 % (Chervel 2009 : 27). Le discours public français sur l'orthographe rappelle rarement ces données relativisantes lorsqu'il constate une crise, voire une catastrophe orthographique.

Les deux pays connaissent depuis la seconde moitié du ^{xx}e siècle une discussion publique aux termes dramatisants, dont les termes « crise » et « catastrophe » eux-mêmes. Déclarer une situation « crise » fait rarement consensus, y compris pour l'orthographe. Le corpus de documents retenus pour cette étude montre quelques discours niant l'adéquation du terme « crise » à la situation (Guion 1973 ou Goschler 2013). Mais ce sont des voix isolées dans le discours médiatique, tant le mot « crise » y est devenu banal pour désigner de façon indifférenciée tout événement ou état des choses qui mécontente le scripteur.

Les textes du corpus, articles de presse, commentaires en ligne ou études spécialisées, ont été rassemblés à l'aide d'une recherche sur la toile des mots-clés suivants : crise de l'orthographe, catastrophe orthographique, Rechtschreibkrise und -katastrophe, Krise / Katastrophe der Rechtschreibung / Orthographie. Malgré le caractère fortuit qui fait cohabiter ces textes, la fréquence de l'argument véridictionnel justifie leur présence dans cet inventaire. La contribution n'a cependant pas pour but de se prononcer sur la vraisemblance d'une crise de l'orthographe dans les deux pays concernés, elle étudie la façon dont les discours publics affirment cette crise. Leurs auteur / e / s y développent des positions ou impressions comme s'il s'agissait de faits véridiques, argumentant des croyances comme s'il s'agissait de connaissances. Les linguistes professionnel / le / s sont rares dans ce corpus, et y prennent la position en surplomb de constater ce discours de crise (Johnson, Stenschke) ou de le réfuter, comme la linguiste allemande Juliana Goschler, de l'université d'Oldenburg.

Crédibiliser la crise

En l'assertant

Asserter est le premier moyen de poser la crise, car cela « vise à faire accréditer la vérité de la proposition p » (Berrendonner 1981 : 63) et « il est possible de voir dans certaines assertions une prétention à la véracité ; un locuteur peut prendre la parole pour affirmer non seulement en son nom propre, mais au nom du réel » (Berrendonner 1981 : 66). Le dire-vrai, la véridicité se manifeste au monde par des actes de parole : assertion et dénégation. Le terme « assertion » peut ainsi être pris au sens d'affirmation explicite par l'intermédiaire d'un « oui » :

Autrement dit, oui, de plus en plus de jeunes Français ne savent plus lire, écrire correctement, ne comprennent pas les phrases qui leur sont proposées, ne comprennent pas le sens des règles qu'on leur demande d'apprendre, et ne savent pas les appliquer. [souligné par OSM]
(Édito « Heureusement le gouvernement planche sur l'orthographe des jeunes » 2012 : 2)

Affirmer est nécessaire pour construire cette évidence de la vérité. Même si cela n'assure en rien la vérité de ce que dit le locuteur, l'acte de langage constitue un tour argumentatif dans l'échange : c'est à la fin de la séquence, comme pour

les actes performatifs, que l'on sait si l'acte véridictionnel a réussi ou raté en fonction de la présence d'une contestation ou non (Vernant 2010: 18).

La crise orthographique peut cependant être niée, comme dans l'exemple suivant qui abonde en termes négatifs (« rejeter », « pas conclure », « interprétation erronée »):

Il est donc clair que notre hypothèse de départ est à rejeter et que nous ne pouvons pas conclure à l'existence d'une crise de l'orthographe. Par conséquent, l'affirmation qu'il y a une crise de l'orthographe est une interprétation erronée d'un phénomène qu'il convient de re-décrire en termes objectifs. [souligné par OSM] (Guion 1973: 115)

Le corpus présente également des exemples de dénégation masquée par des questions qui hésitent entre l'explicitation didactique et la rhétoricité:

Deshalb soll dieser Post zwei Fragen klären: Gibt es tatsächlich eine Rechtschreibkatastrophe? Und wenn ja, wer ist schuld daran? Die Antworten werden nicht ganz leicht ausfallen, denn wie man es vom Spiegel gewohnt ist, werden viele Halb- und Viertelwahrheiten mit einigen echten Fakten und einigem puren Unsinn vermischt präsentiert. (Goschler 2013: 1)

Le long examen de l'affirmation d'une crise orthographique par le Spiegel se termine au bout de six pages par cette phrase: « Ich wünsche mir bald einen Artikel zur "Journalismus-Katastrophe: Warum unsere Journalisten zwar orthographisch korrekt, aber inhaltlich falsch schreiben" » (Goschler 2013: 6), énoncé qui nie la crise, à condition de reconstruire la suite syllogique:

- A. cet article sur la crise de l'orthographe que je (Goschler) commente était un article du Spiegel,
- B. dont les journalistes proposent souvent des contenus erronés,
- C. le contenu posant une crise de l'orthographe est donc potentiellement erroné: il n'y a pas de crise de l'orthographe.

La réfutation est passablement indirecte, peut-être parce que c'est la parole de la linguiste contre la parole des journalistes: une affirmation en conteste une autre au nom de la vérité, qui n'émanait pas des articles du Spiegel.

En lui donnant une valeur de vérité

L'argumentation véridictionnelle recherche des effets de vérité, joue à être une valeur de vérité. Elle met en scène un être-vrai, elle fait de la monstration de vérité. Cela peut avoir lieu par l'intermédiaire de modalisateurs de la certitude, comme « indéniablement » dans l'entretien de Pascale Krémer avec André Chervel pour le Monde Magazine, ou l'énoncé « drängt sich diese Vermutung zwingend auf » dans le Tagesspiegel (John 2013). Un lexique verbal du résultat « souligne », « dégage » ce qui est. On note des lexèmes en rapport avec la vérité dite, comme la première phrase de l'article de Chervel « Splendeur et misère de l'orthographe »: « Devant la crise avérée de l'orthographe, un petit retour historique s'impose » (Chervel 2009: 24). Et le même auteur affirme dans l'entretien: « Cette crise est une évidence » (Krémer 2008).

Les verbes à présupposé d'existence comme « observer », « constater », « convenir de », « admettre », qui présupposent la vérité du contenu de la proposition assertée, y contribuent :

Qu'il affole, désole ou indiffère, le constat est désormais unanimement dressé, et scientifiquement démontré, d'une baisse de la maîtrise orthographique – ces vingt dernières années notamment – particulièrement visible. [souligné par OSM] (Krémer 2008 : 1)

Les présentatifs du type « Voilà que » présupposent eux aussi l'existence du présenté, puisqu'on le met sous les yeux du lecteur : « Voilà que des cours d'orthographe sont dispensés à l'université. Voilà que la dictée devient obligatoire à l'entrée de grandes écoles scientifiques, d'ingénieurs ou de commerce » [souligné par OSM] (Krémer 2008 : 1).

La présupposition de réel se loge également dans les nominalisations, comme dans « Die Rechtschreibkrise und ihre Lösung », titre d'un billet d'humeur de Theodor Ickler, dans lequel il pose deux fois l'existence de la crise, une fois par le composé lexicalisé « Rechtschreibkrise » et l'autre fois par l'anaphore « ihre Lösung », phénomènes pour lesquels Michel Kaufmann parle de « préassertion » (2003 : 134). Ces groupes nominaux sont le résultat de prédications antérieures, préalables à l'énoncé, ou thématiques. Le rhématique seul est pris en charge par l'énonciateur et donc susceptible d'être discuté, le thématique bénéficie quant à lui d'un présupposé d'existence.

La véridiction est une opération de crédibilisation : le fait de dire produit indirectement la vérité, on la projette sur ce dont on parle. Le lexique typique de la logique comme « poser » ou « déduire », et les constructions conditionnelles en « Si..., alors... » sont mis au service d'une pseudo-rationalité à fonction véridictionnelle pour argumenter la crise. Dans le monde de la rationalité quotidienne, toute explication potentielle joue ce rôle de preuve de vérité à partir du moment où elle est soutenue par un vocabulaire logique, dont la non-pertinence n'est guère perçue. Le « grincheux grave » écrit ainsi en sa première page de son blog éponyme :

Si vous connaissez une personne de plus de 80 ans ne disposant que d'un certificat d'études primaires, il vous est sans aucun doute arrivé d'être surpris par la qualité de son français écrit, et son degré d'exigence en la matière. Conclusion évidente : faire acquérir une bonne orthographe à ces malheureuses nouvelles générations n'est pas plus difficile que pour les anciennes générations. (« L'orthographe est en crise ? [...] » 2009 : 1)

Il s'agit d'une analogie peu légitime (autrefois, on arrivait à faire acquérir une bonne orthographe à des gens de faible niveau d'instruction, ce ne devrait donc pas être plus difficile maintenant) dans la mesure où rien n'indique qu'il a été facile de faire acquérir l'orthographe à cette personne. Mais le parallogisme est dissimulé sous la contingence de l'évidence, qui n'est pas prise en charge par un énonciateur personnel.

En la mettant en scène par le réel

Avérer la crise, c'est également mettre une preuve du fait dysfonctionnel sous les yeux du destinataire. En matière d'orthographe, la preuve est facile à simuler; nombre d'articles de presse allemands comme français commencent par un énoncé enfrenant les règles de l'orthographe de la façon la plus outrée possible: « Schraibn länen » (Hackenbroch 2013: 129) pour schreiben lernen, « Stupéfiente découvrirte: l'ortografe des petits Franssais est catastrofique » (« Heureusement, le gouvernement [...] » 2012: 1). Peu importe que ces énoncés soient sans auteur, sans origine, sans authentification, et qu'on imagine qu'ils aient pu être inventés, ils produisent de l'objectivité, et l'accumulation et l'énormité de leurs fautes d'orthographe dramatisent la situation, qui est donc « crise ». Ce sont des pièces à conviction, qui déploient sous les yeux du lecteur leur factualité graphique.

L'histoire est un argument de même poids que le précédent: en affirmant que le fait X est du passé reconnu, de notoriété publique, on se réfère à des éléments tangibles comme à des épreuves de vérité. Citer le fait vaut comme argument du « ça a eu lieu ». À partir du moment où il n'est pas mis en doute par le lecteur, il est devenu une vérité sur laquelle on peut tabler, et il suffit de s'y référer comme dans:

Der Delphin musste das ph gegen ein f tauschen, der Panther verlor sein h, der Fluß heißt jetzt Fluss: Derartige Neuerungen stürzten noch vor wenigen Jahren nicht nur Grundschulklassen, sondern auch Verlage in eine Rechtschreibkrise. Medienhäuser, Schriftsteller und Wissenschaftler weigerten sich, die Reform der deutschen Rechtschreibung umzusetzen. [souligné par OSM] (Hackenbroch 2014: 135)

Le groupe « nicht nur Grundklassen, sondern auch Verlage » pose une crise antérieure à celle dont il est question ici, le traitement de la réforme orthographique par les maisons d'édition: les lecteurs de la presse allemande ont probablement le souvenir des protestations des éditeurs pendant l'été 1996, qui pronostiquaient avec force lamentations la mise au pilori de toutes leurs impressions de Belles Lettres. La mémoire de la crise éditoriale confère alors de sa vérité individuelle à la crise scolaire prétendue. Il se trouve que celle-ci est fautive: ce sont les adultes qui se sont mobilisés à partir de 1996, parce qu'ils peinaient à changer leur orthographe acquise, mais la situation scolaire ne montrait pas d'évolution particulièrement inquiétante chez les enfants en acquisition d'écriture. Nier l'impact sur les enfants est cependant difficile à la lecture de l'extrait, en raison de la connexion logique par le connecteur complexe « nicht nur, sondern auch » appliqué à la réalité des difficultés éditoriales: le posé du « nicht nur » confère la part de vérité qui découle de la connexion à la situation scolaire. Pour mettre en doute ici la crise orthographique, il faudrait plutôt faire remarquer l'erreur logique au locuteur: mais il est socialement difficile de remettre en cause la capacité de l'autre à argumenter. Perelmann et Olbrechts-Tyteca parlent pour cette figure argumentative de lieu de l'existant ou lieu du réel: « Les lieux de l'existant affirment la supériorité de ce qui existe, de ce qui est actuel, de ce qui est réel, sur le possible, l'éventuel ou l'impossible » (2008 [1958]: 126). En font partie les détails authentiques, les

données chiffrées, les études statistiques et autres éléments concrets. Malgré la possibilité d'une dérobade³ aux arguments chiffrés, ils restent un argument fréquemment invoqué, y compris dans un grand flou. C'est ainsi qu'une note de lecture sur L'orthographe en crise commence par la phrase suivante : « La crise de l'orthographe à l'école est une affirmation attestée par différentes enquêtes, études statistiques à l'appui : le niveau scolaire des élèves en orthographe est en baisse » [souligné par OSM] (Maltraversi 2009 : 1), sans donner par la suite les références des enquêtes et études évoquées. Même évocation du lieu de réel dans l'exemple allemand suivant, fort dramatique, sur la situation orthographique des élèves, dans lequel ni les études, ni les experts ne seront authentifiés :

Dass sich die Rechtschreibung von Schülern in den vergangenen Jahrzehnten dramatisch verschlechtert hat, belegen inzwischen mehrere Studien. Viele Experten machen das lautgetreue Schreiben in den ersten Schuljahren dafür verantwortlich. [souligné par OSM] (Hackenbroch 2013 : 135)

Le silence sur les sources révèle une argumentation partielle et infondée, mais des termes forts de vérité comme « belegen », ou l'aura scientifique de lexèmes comme « Studien » ou « Experten » ne permettent pas de mettre en doute l'existence du mal.

Attester la crise

L'attestation personnelle

La vraisemblance de la crise peut être appuyée par l'expression d'une subjectivité : ce que l'on a vécu soi-même authentifie le dit. L'expérience personnelle est un savoir qui a été vécu. Quand, en réaction au blog du « grincheux grave », un commentateur (Caritate) écrit :

Je viens de finir un livre qui date de 1930 – quelle joie et quel bonheur de le lire. J'ai tout compris, il n'y a pas eu de fautes qui me sautent aux yeux, pas de sens obscurs où il faut faire l'autopsie de la phrase parce qu'on ne reconnaît pas les mots et, cerise du gâteau [sic] : pas de "et..., et..., et..." et même des phrases sans aucune virgule ! [souligné par OSM] (« L'orthographe est en crise ? [...] », 2009 : 4)

Le « je viens de » renvoie à l'histoire immédiate, la joie et le bonheur sont des perceptions qui ne se mettent pas en doute, qui sont accréditées par d'autres manifestations expressives, comme l'expression idiomatique vecteur de langage quotidien, et le point d'exclamation final. Une expression comme « fautes qui me sautent aux yeux » rapporte, décrit même l'expérience de la vision, de la lecture, et donc de la vérité. Quand quelqu'un dit qu'il ressent telle chose et a expérimenté telle autre, il est difficile de le contredire. Au regard du droit, c'est une preuve, même faible, puisque la parole du témoin direct a une valeur testimoniale sous réserve de ne pas être prouvée fausse. La vérité s'en construit d'après le principe

3. Sous la forme du « Oh, les chiffres, on leur fait dire ce qu'on veut ».

du : « Je l'ai vu moi-même, je l'ai vécu. » Ce grand bonheur consécutif à la lecture d'une rare prose sans fautes dessine en creux le malheur du lecteur de textes fréquents avec fautes. « Voir » étant un verbe à fonction évidentielle, quand le locuteur dit qu'il a vu, il associe sans le dire le lecteur à l'observation des preuves. On peut alors se citer soi-même comme garant d'un dire sur la crise : on est alors dans le vrai par auto-référence de type « Mais enfin, je sais bien ce que j'ai dit ou ce qu'on m'a dit » : « Les enseignants de tous niveaux avec lesquels je discute se plaignent d'une insuffisante maîtrise orthographique de leurs élèves ou de leurs étudiants » [souligné par OSM] (Chervel 2009 : 2).

Ces exemples de véridiction subjective sont cependant peu nombreux, probablement parce que la vérité a besoin d'un ethos de sérieux, qui est plus adéquatement garanti par une « on-vérité ». Elle ne se satisfait de la seule vérité du locuteur que lorsque celui-ci est dans la spontanéité débordante, authentique donc, comme l'exemple de Caritate, ou qu'il assoit sa vérité personnelle sur son statut d'expert, comme l'universitaire spécialiste de linguistique française, André Chervel.

L'attestation universelle

L'opinion publique, ensemble sur lequel Berrendonner projette la « on-vérité » (1981 : 59), parce qu'elle doit dénoter une doxa anonyme, représente la validation réciproque d'un discours par d'autres discours. Important n'est pas tant le bon sens du dictum que le fait que la sphère publique moderne, dont les médias ont augmenté l'extension de façon exponentielle, est une voix impersonnelle, anonyme, qui légitime une autorité venue de nulle part, contrairement au classique argument d'autorité, qui était individualisé. Cette absence de contextualisation réelle, ce manque d'objectivité scientifique deviennent autorité générale, justement parce que les propos n'émanent de personne en particulier. Le public est tout le monde parce qu'il est anonyme. L'Édito « Heureusement, le gouvernement planche sur l'orthographe des jeunes » accumule ainsi les références à d'autres discours, avec disparition des agents : l'absence de pronoms personnels fait que les articles se multiplient tout seuls, et que la conclusion, le constat le sont de façon ontologique.

Les articles se multiplient, la conclusion est sans appel : les petits Français [...] et devant ce constat malheureux [...] Mais même si le constat est exact, pourquoi aura-t-il fallu tant de temps pour y parvenir ? Cela fait des années que la situation est actée. [souligné par OSM] (« Heureusement, le gouvernement [...] », 2012 : 1)

L'attestation généralisée peut aller jusqu'à une paradoxale personnalisation anonymisée, comme l'expression « die freundlich-gestrenge Frau Michel » (Goschler 2013 : 5), qui constate les erreurs orthographiques des jeunes scripteurs. Dans cette représentante délibérément moyenne de la société allemande se révèle le partage de la vérité par tous. La crise est bien là, puisqu'elle a été perçue par l'ensemble des observatrices.

L'autorité se base sur un consensus, oral ou écrit, et représente la reconnaissance de cet état de fait par le corps social. La difficulté à la contester est réelle quand les autres acceptent la validité de la présentation, et les quelques lignes introductives de l'article de Jean Guion formulent bien le mécanisme :

Qui n'a pas écrit au moins quelques lignes sur la crise de l'orthographe ? L'argument est si commode, pour les uns comme pour les autres, qu'on y résiste difficilement. On le trouve chez les défenseurs de l'orthographe traditionnelle, on le trouve chez les plus ardents promoteurs d'une orthographe simplifiée. Cette quasi-universalité a accrédité le phénomène. Une question de bon sens, en quelque sorte. Mais il faut toujours se méfier de ce qui va de soi, de ce qui est évident. (Guion 1906 : 111)

En toute logique après cette charge, Guion inverse le soutien véridictionnel en faisant de la parole commune l'erreur, à laquelle il oppose son analyse personnelle affirmant la responsabilité de l'institution scolaire. Il ne parle alors pas de crise, mais appelle à une vigoureuse réforme de l'école.

La prise à témoin

Les possibilités d'affirmer la crise seraient incomplètes si, après la véridiction par le locuteur et par la communauté impersonnelle, n'existait pas une forme de « tu-vérité » par laquelle le lecteur est pris à témoin, et son expérience invoquée pour affirmer là aussi la situation de crise :

Qui n'est pas tombé sur une faute abominable dans Le Monde, Le Figaro, Libération en une ? Qui n'a pas noté, sur les dix ou quinze dernières années, les tournures de phrases de plus en plus effroyables qui parsèment les journaux, les livres, les rapports des uns ou des autres ? Qui n'a pas constaté une franche différence entre les mails produits au début du XXI^e siècle et ceux qu'on peut lire récemment, qui ressemblent maintenant à une agglutination hasardeuse de mots étranges dans une syntaxe de Klingon bourré ? [souligné par OSM] (« Heureusement, le gouvernement [...] », 2012 : 2)

Lorsque tous les locuteurs / scripteurs (je, tu, on) assertent la vérité, la ligne de fuite de ce mécanisme est l'ajout d'une citation à une citation en insistant sur la fidélité aux propos de l'autre, ou sur la bonne interprétation à avoir : c'est le type même de l'argument d'autorité, auquel on recourt quand la vérité est suspendue à la crédibilité du dernier à avoir parlé (Perelman / Olbrechts-Tyteca 2008 : 214). Pour interrompre la chaîne argumentative, il faut alors faire opposition, comme quand Goschler oppose à l'article du Spiegel une anti-citation, complexe en raison de son enchâssement argumentatif :

Was gesagt bzw. geschrieben wird, ist ebenso wichtig wie die Frage, ob das Gesagte in korrekter orthographischer Form zu Papier gebracht wurde. Und genau das sagt Wolfgang Steinig selbst an anderer Stelle:

„Die Ergebnisse zeigen, dass sich generell keine Entwicklung zu defizitären Texten (Sprachverfall) beobachten lässt. Stattdessen ergibt sich ein differenziertes Bild schriftsprachlichen Wandels mit erfreulichen und weniger erfreulichen Tendenzen. Während beispielsweise für die Bereiche Wortschatz und Textgestaltung beachtliche Verbesserungen erzielt werden konnten, finden sich in den neueren Texten beinahe doppelt so viel Rechtschreibfehler.“

Die positiven Aspekte der Veränderung werden aber im Spiegel komplett unter den Tisch fallen gelassen. (Goschler 2013 : 2)

Cette citation utilisée en contre-argumentation n'invalide cependant pas vraiment, elle déplace le focus de l'intensité événementielle: les fautes d'orthographe plus nombreuses sont potentiellement compensées parce que les textes des élèves sont plus riches, leurs compétences globales ne sont donc pas devenues dramatiquement mauvaises. Mais l'emboîtement argumentatif fait perdre beaucoup de vigueur à l'opposition.

La prise à témoin peut se faire par l'exhibition d'un témoin particulièrement crédible: on donne alors ses sources, on entoure de détails concrets authentifiant cette nouvelle parole qui se fonde sur une autre, d'où le nom de l'auteur de l'étude, Wolfgang Steinitz, dans l'exemple précédent, ou le nom du consultant dans le suivant, Dirk Scholten-Akoun⁴:

„Der Test war leichter als eine Abituraufgabe“, sagt Studienautor Dirk Scholten-Akoun vom Zentrum für Lehrerbildung der Universität Duisburg-Essen. Trotzdem hätten viele Teilnehmer offenbar die Struktur des Zeitungstextes gar nicht verstanden. „Und Orthographie und Kommasetzung waren oft katastrophal.“ [souligné par OSM] (Hackenbroch 2013 : 136)

Le nom du garant joue le rôle d'authentificateur d'une situation orthographique désignée alternativement par les vocables de « crise » ou de « catastrophe »: les deux sont des moments d'une intensité particulière qui n'est qu'affirmée, le « katastrophal » étant figuré et parfaitement évaluatif. La catastrophe est une gradation de la crise, ce qui menace d'arriver quand on ne réagit pas à la crise, c'est-à-dire une sur-crise.

Conclusion

Notre contribution ne s'intéressait pas au référent de « crise orthographique », à sa réalité ou son absence de réalité, qui est de l'intérêt des sociologues et des experts de la parole que sont les linguistes ou les éducateurs. Nous observons que ce sont les médias et les locuteurs-scripteurs s'exprimant dans leurs canaux qui tiennent et argumentent ce discours de crise, et non les professionnels de l'orthographe, comme l'avait d'ailleurs constaté Stenschke (2005): le discours de crise de l'orthographe n'a pas de valeur heuristique. C'est un topos en France comme en Allemagne qui se nourrit de ce que le mot « crise » désigne une période intense qui doit induire une rupture nette par rapport à la situation antérieure: il faut régler la crise, on veut voir arriver son terme (Véniard 2013). En Allemagne, ce sont les adversaires de la dernière réforme qui tiennent ce discours de crise, parce qu'ils reviendraient bien au statut quo ante. En France, ce sont les tenants de l'échec général de l'école contemporaine qui verraient bien un autre type d'instruction se (re-)mettre en place. Dans les deux contextes cependant, on crie à la crise, comme on crierait au loup.

4. La toile indique un consultant en formation langagière de ce nom à Duisbourg.

L'examen de cette métacommunication sur la crise, indépendamment de sa justesse ou fausseté, met au jour une forme d'argumentation quotidienne, paralogique, qui fonctionne d'après d'autres mécanismes que ceux considérés habituellement comme objectifs : l'affirmation que la crise « est ». Les dénégations des linguistes ne sont alors pas entendues, car la véridicité a légitimé le dit et le diseur : pour partie, l'énonciateur affirme un état des choses, pour partie, il se dissimule derrière ce que disent les autres, et gagne ainsi sur les deux tableaux. La crédibilisation de ses propres propos est ainsi un ressort fort efficace des discours médiatiques.

Bibliographie

Références primaires

- Bérnard, Aristide (1906) « Recherche d'une solution à la "crise de l'orthographe" ». Groupe du Parmelan, place H. Dunant, 74000 Annecy. Disponible sur : [www.icem-freinet.fr/archives/educ/75-76/14/39-40.pdf], dernière consultation le 28.12.2016.
- Chervel, André (2008) *L'Orthographe en crise à l'école. Et si l'histoire montrait le chemin*. Paris : Retz.
- Chervel, André (2009) « Splendeur et misère de l'orthographe ». *Sciences humaines* 208, n° spécial *L'Enfant violent*, p. 24-30.
- Goschler, Juliana (2013) « "Rechtschreibkatastrophe". Die Journalismus-Katastrophe ». *Carta. Politik, Ökonomie, Digitale Öffentlichkeit*, 20.06.2013, [http://www.carta.info/60026:Die-journalismus-katastrophe/], dernière consultation le 28.08.2016.
- Gotzner, Peter (2014) « Wie die Rechtschreibreform in die Köpfe kommt ». *Spiegel online*, 22.10.2014, [http://www.spiegel.de/wissenschaft/mensch/rechtschreibreform], dernière consultation le 18.08.2016.
- Guion, Jean (1973) « À propos de la crise de l'orthographe ». *Langue française* 20, p. 111-118.
- Güthert, Kerstin (Hrsg.) (2011) *Auseinandersetzungen um die deutsche Orthographie im 20. Jahrhundert. Vol. 7.2*, Hildesheim, Zürich: Olms (Documenta orthographica).
- Hackenbroch, Veronika (2013) « Tiger mit ie ». *Spiegel online*, 25.11.2013, [http://www.spiegel.de/print-d-122611250.html], dernière consultation le 28.08.2016.
- Hackenbroch, Veronika (2014) « Schraibn länen ». *Spiegel online*, 12.05.2014, [http://www.spiegel.de/spiegel/print/d-126954589.html], dernière consultation le 28.08.2016.
- Ickler, Theodor (2003) « Die Rechtschreibkrise und ihre Lösung ». *Schweizer Monatshefte* 11, p. 23-30.
- John, Barbara (2013) « Das Ende des Lesens, das Ende des Schreibens ». *Der Tagesspiegel*, 30.06.2013, [http://www.tagesspiegel.de/meinung/

rechtschreibung-das-ende-des-lesens-das-ende-des-schreibens/8425296.html], dernière consultation le 28.08.2016.

Krémer, Pascale (2008) « Réformer l'ortographe pour l'enseigner. Entretien avec André Chevrel ». Le Monde Magazine, [http://www.lemonde.fr/societe/article/2008/12/05/reformer-l-ortographe-pour-l-enseigner_1126561_3224.html], dernière consultation le 18.08.2016.

Maltraversi, Sylvie (2009) Note de lecture sur "L'Orthographe en crise à l'école. Et si l'histoire montrait le chemin?", [<http://vinssou77100.free.fr/Note%20de%20recherche/Documents%20divers/L'orthographe%20en%20crise%20%C3%A0%20l'%C3%A9cole.pdf>], dernière consultation le 28.12.2016.

Auteurs anonymes

(2009) « L'orthographe est en crise? Ah, ah, ah! ». Blog d'un grincheux grave, [<http://grincheux.typepad.com/weblog/2009/09/orthographe-en-crise>], dernière consultation le 28.08.2016.

(2012) Édito « Heureusement, le gouvernement planche sur l'orthographe des jeunes ». Contrepoints, le nivellement par le haut, 20.04.2012, [<http://www.contrepoints.org/2012/04/20/80084-heureusement-le-gouvernement-planche>], dernière consultation le 28.08.2016.

Références secondaires

Berrendonner, Alain (1981) *Éléments de pragmatique linguistique*. Paris: Minuit.

Courbon, Bruno (2010) « À propos d'un constituant lexical de la modernité: aspects sémantiques du mot crise ». *Éla. Études de linguistique appliquée* 57, p. 49-74.

Johnson, Sally (2006) « Orthographe, légitimation et construction des publics: débats idéologiques et linguistiques autour de la récente réforme de l'orthographe ». *Bulletin suisse de linguistique appliquée* 83 / 2, p. 33-52.

Kaufmann, Michel (2003) « L'implicite dans la langue de bois ». In: Nicole Fernandez-Bravo (dir.), *Lire entre les lignes: l'implicite et le non-dit*, Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, p. 133-149.

Link, Jürgen (2013) *Normale Krisen? Normalismus und die Krise der Gegenwart*. Konstanz: Konstanz Univ. Press.

Perelman, Chaïm / Olbrechts-Tyteca, Lucie (2008 [1958]) *Traité de l'argumentation. La Nouvelle Rhétorique*. Bruxelles: Éditions de l'Université de Bruxelles.

Stenschke, Oliver (2005) *Rechtschreiben, Recht sprechen, recht haben. Der Diskurs über die Rechtschreibreform*. Tübingen: Niemeyer.

Véniard, Marie (2013) « Du profil lexico-discursif à la construction du sens social d'un événement ». In: Danielle Londei / Sophie Moirand / Sandrine Reboul-Touré / Licia Reggiani (éd.), *Dire l'évènement. Langage, mémoire, société*, Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, p. 221-232.

- Vernant, Denis (2010) « Pragmatique de la véridicité ». Publications de la MSH Lorraine 2010 / 1, [<http://www.msh-lorraine.fr/fileadmin/images/ppmshl01-2010-01-axe4-vernand.pdf>], dernière consultation le 28.12.2016.
- Wengeler, Martin / Ziem, Alexander (2014) « Wie über Krisen geredet wird. Einige Ergebnisse eines diskursgeschichtlichen Forschungsprojektes ». Lili – Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik 173, Katastrophen, Krisen, Störungen, p. 52-74.